

**Christian Viredaz répond aux questions des étudiants du Gymnase de Burier concernant la traduction de *Die Steinflut, Le déluge de pierres*, de Franz Hohler.**

Burier : Comment êtes-vous devenu traducteur ?

*C. Viredaz : Au fond, c'est par l'intermédiaire du collègue. Au collège, il y avait des exercices que j'aimais bien, où j'avais de la facilité. C'étaient, entre autres, les versions grecques ou latines : un exercice de traduction, donc. Prendre un texte d'une autre langue pour l'exprimer dans la sienne, c'était pour moi une sorte de vocation. Je me suis dit : « C'est ça que je dois faire ! » Mais ce n'est pas venu d'un jour à l'autre ! C'est venu petit à petit. A la fin de mes études secondaires, que faire avec un bac latin-grec ? Je ne me voyais pas du tout rester dans l'enseignement et j'avais envie de traduire. Je suis allé en Angleterre apprendre un peu mieux l'anglais, et en Italie apprendre l'italien. Ensuite j'ai étudié les lettres à l'université. Donc, je me suis préparé à l'activité de traducteur littéraire par des études de langues et des études de lettres. Mais j'ai aussi choisi ce métier par goût pour la littérature, et puis j'avais envie de faire découvrir aux gens qui ne lisent que le français des choses écrites dans d'autres langues, en particulier ce qui s'écrit en Suisse italienne.*

*Mais il y a d'autres filières pour devenir traducteur. Il existe à Genève une Ecole de traduction et d'interprétation, qui ne forme pas à la traduction littéraire mais à la traduction technique, généraliste ou professionnelle, et à l'interprétariat. Il y a l'équivalent à Zurich, la Dolmetscherschule (DOZ).*

*Et puis, à partir de cette année, à Bienne, il y aura les cours de l'Institut littéraire suisse, [www.hkb.bfh.ch/index.php?id=657&L=1](http://www.hkb.bfh.ch/index.php?id=657&L=1), qui vient de se créer. Ce centre de formation à l'écriture et à la traduction littéraires démarrera cet automne. Là, il y a des professionnels de l'écriture et de la traduction qui vont donner des cours. Un programme est en train de se mettre sur pied. Il y a eu un premier cours expérimental l'automne passé et ça va démarrer pour de bon cet automne. Je n'en fais pas partie, mais le projet est décrit, entre autre, sur le site de l'association des écrivains « Autrices et auteurs de Suisse » (AdS), [www.a-d-s.ch](http://www.a-d-s.ch).*

Burier : Êtes-vous bilingue ou trilingue peut-être ?

*C. Viredaz : Non, pas du tout. C'est la différence entre la traduction et l'interprétariat. Un traducteur, normalement, ne traduit que dans sa langue maternelle, parce que la langue maternelle est la seule qu'on puisse maîtriser sinon parfaitement, du moins le mieux possible. Et une langue qui n'est pas sa langue maternelle, même si on la connaît très bien, on ne la connaît pas suffisamment pour pouvoir en exploiter toutes les ressources. Il ne faut pas oublier une chose : la traduction c'est, pour nous, un exercice de français. Il faut très bien connaître la langue à partir de laquelle on traduit, mais traduire, c'est s'exprimer en français. Il est donc très important que ce soit la langue maternelle. Par contre l'interprète doit pouvoir passer d'une langue à l'autre. Dans ce cas, les bilingues sont peut-être favorisés, parce qu'ils sont capables de jongler, de passer rapidement d'une langue à l'autre, de traduire dans les deux sens. Mais à l'écrit, il y a toujours une langue qu'on connaît moins bien que l'autre. Et si on a été élevé dans deux langues à la fois, les deux langues se mélangent. Donc, à l'écrit, cela pose des problèmes. Mettons une situation bilingue français-allemand : l'allemand est un peu contaminé par le français, et le français un peu contaminé par l'allemand. Cela ne donne pas forcément de bonnes traductions, mais cela peut donner de très bons interprètes.*

Burier : Y a-t-il beaucoup de différences entre la traduction littéraire et la traduction technique ?

*C. Viredaz : Oui. Il y a des points communs, mais dans la traduction littéraire, l'aspect littéraire est vraiment au premier plan. Chaque auteur a son style, pour chaque livre même il a un ton, une manière d'écrire particulière, qu'il s'agit de rendre en français. Ce n'est pas seulement rendre un sens. Disons que le message à rendre est beaucoup plus vaste que simplement la communication d'un sens. Dans la traduction dite « professionnelle », ou technique, l'essentiel, c'est de fournir un texte immédiatement lisible et compréhensible. On mise donc sur l'efficacité, on n'a pas de critères esthétiques par exemple. Maintenant, si on traduit des textes journalistiques, on est un peu entre deux. Il y a des journalistes qui se contentent d'aligner des informations, il y en a beaucoup d'autres qui ont aussi leur propre style ou essaient de créer des effets de style. Si on traduit ce type de texte, on est un peu entre deux. La différence réside en fait dans l'effet visé par le texte.*

Burier : Choisissez-vous le texte à traduire ou est-ce imposé ?

*C. Viredaz : On ne peut pas m'imposer un texte! Il y a d'une part les textes que j'ai envie de traduire et je vais proposer à tel ou tel éditeur de les traduire et voir s'il est d'accord de les éditer. Ou alors ça peut être l'éditeur qui me connaît et qui me demande si je suis d'accord de traduire l'ouvrage en question. Dans le cas du Déluge de Pierres, c'est en fait Franz Hohler, que je connais depuis un voyage en Russie en 1990, qui m'a envoyé son livre à sa sortie et qui m'a dit : « J'aimerais bien que ce soit toi qui le traduises. ». Je l'ai donc proposé aux Éditions d'En bas, et quelque temps après, l'éditeur m'a appelé pour me dire que oui, ils allaient le publier. Mais je ne suis pas engagé par un éditeur en particulier pour traduire ce qu'il a envie de publier. D'un autre côté, ce n'est pas toujours évident de convaincre un éditeur de publier une traduction. Il faut un certain don de persuasion que je n'ai pas nécessairement. Mais le monde de l'édition ne va pas de mieux en mieux, il devient donc de plus en plus difficile d'arriver à publier la traduction d'un livre.*

Burier : Avez-vous eu envie d'écrire, maintenant que vous avez traduit ?

*C. Viredaz : Pas vraiment, non. Il faut dire que j'ai écrit, de la poésie surtout, avant de traduire de la poésie. Il se trouve que maintenant je n'écris plus. Écrire de la poésie ou écrire une nouvelle ou un roman, c'est quelque chose de très différent. J'ai essayé d'écrire de temps en temps un petit texte, mais je ne pourrais pas écrire directement une nouvelle comme le fait Franz Hohler ou Alberto Nessi que je traduis aussi. Ce n'est pas dans mes cordes. Je préfère faire mon travail de traduction le mieux possible, plutôt que de faire un travail d'écriture qui ne tienne pas la route.*

Burier : Dans le livre, certains mots, certaines expressions sont en suisse allemand. Est-ce que cela n'a pas rajouté une difficulté ?

*C. Viredaz : C'est une difficulté particulière, effectivement. Soit le dialecte lui-même, soit des expressions empruntées au dialecte et germanisées. Que faire face à ce genre de problèmes en tant que traducteur ? Il faut alors se dire une chose : on ne traduit pas des mots, on ne traduit pas des phrases, on traduit un texte dans son ensemble. En fait, il faut arriver à construire un texte en français qui se tienne, et qui, si possible, ait les mêmes caractéristiques que le texte allemand. Il doit produire le même effet sur le lecteur francophone que le texte original sur le lecteur germanophone. Alors la question du dialecte,*

*ou de la couleur locale si l'on veut, nous pose le problème de comment rendre cette couleur locale en français. Ce ne seront pas des équivalences mot à mot, ni même phrase à phrase, mais l'utilisation de tournures familières. En allemand, le suisse allemand est toujours une langue vivante. En français, il y a des survivances du patois, il y a des mots régionaux qui sont restés, mais plus personne ne parle patois. Ce qu'on peut faire, en revanche, c'est glisser dans le texte, à des endroits où ça fonctionne, des expressions familières, des expressions régionales, des mots qui restent de ce passé dialectal en français. Mais il faut que cela puisse entrer dans la phrase, que cela tienne.*

*Il y a aussi la question de la cohérence du texte. L'histoire se passe en 1881. Personne ne sait exactement comment les gens parlaient à l'époque, mais on peut plus ou moins le reconstituer ou se l'imaginer. Il y a par exemple ce mot dans une scène de Die Steinflut qui se passe dans la grande salle de l'auberge. On y parle de l'Appenzellois qui vient avec son « Räf ». Et là, je ne connaissais pas le mot et j'ai cherché la définition dans un petit livre intitulé Wie sagt man in der Schweiz (Duden), où l'objet est décrit, et après j'ai demandé à un collègue : « Dis donc, comment on appelle ce truc qu'on met sur les épaules, où on peut entasser des fromages et des choses comme ça ? » Il m'a répondu : « Chez nous, il me semble que c'est ce qu'on appelle le "cacolet" ». Mais il me semblait que ça ne jouait pas tout à fait et je suis allé contrôler dans le Dictionnaire suisse romand (Zoé), qui m'a beaucoup servi pour savoir justement quel mot je pouvais utiliser et quel mot pas. Je suis allé voir à l'article « cacolet » et en fait, il s'avère que c'est un mot relativement récent dans le langage romand, où il est apparu au début du XX<sup>e</sup> siècle. Donc, en 1881 personne n'aurait parlé de « cacolet » et je ne pouvais pas utiliser ce mot. Mais dans une petite note du Dictionnaire suisse romand, on nous dit que « cacolet » a remplacé des mots utilisés auparavant, comme « raffé ». Du coup, je me suis dit : voilà, c'est un « raffé ». Et j'ai introduit d'autres mots comme ça, mais ce n'est pas toujours possible. Ce que je me suis interdit, c'est d'utiliser des notes du traducteur, soit pour dire « jeu de mots intraduisible », soit pour décrire l'objet qui n'existe pas dans la région francophone, parce que la note du traducteur, en fait, détourne un peu du texte. C'est comme un écriteau qui dit : « Attention, vous êtes en train de lire une traduction ! » Il est clair que l'on sait qu'il y a un texte original quand on lit une traduction. Mais quand on lit le texte, il faut pouvoir s'y plonger et un peu oublier ce qu'il y a autour. Par exemple, à un moment donné, on a la famille à table en train de manger le « Kartoffelfenz ». Evidemment, je ne savais pas ce que c'était ! À la fin de la première étape de mon travail de traduction, je suis allé voir Franz Hohler avec toutes mes questions, et entre autres, je lui ai demandé ce que c'était que ce « Kartoffelfenz ». Alors il m'a décrit plus ou moins la chose, et c'est vrai que c'est un mets à base de pommes de terre et de lait. Il ne pouvait pas me décrire exactement la recette, mais il me parlait d'une grande casserole où tout le monde plonge sa fourchette. Bon, eh bien c'est un peu la situation conviviale de la fondue. J'ai donc opté pour l'expression fondue aux pommes de terre, tout en sachant que ce n'est pas vraiment ça, mais cela permet d'évoquer quelque chose pour la personne qui lit en français. Cela évite aussi de faire une petite note donnant la recette, qui en fait n'a pas grand-chose à faire là dedans (après tout, le lecteur allemand ne sait pas non plus ce qu'est le « Kartoffelfenz »). Ce sont des choix de traducteur. D'autres traducteurs ont d'autres stratégies.*

Burier : Certains passages de la traduction doivent-ils être plus explicites en français qu'en allemand ?

C. Viredaz : Là, je n'ai pas d'exemple précis. Autant que possible pas, mais effectivement, c'est aussi la question des sous-entendus. Qu'est-ce qui est sous-entendu et qu'est-ce qui est exprimé ? De manière générale, en traduisant, on est parfois amené à expliciter quelque chose qui est implicite en allemand, mais ce peut être l'inverse aussi. Peut-être moins dans un

*texte comme celui de Franz Hohler, mais l'allemand en général aime bien être très précis et répéter les choses deux ou trois fois. Quand on traduit en français, en général, si on a dit les choses une fois, le lecteur est censé s'en souvenir. On ne va donc pas le répéter, à moins de vouloir délibérément créer un effet de style. Il est clair que le problème n'est pas le même si on traduit un texte littéraire, où en règle générale chaque mot est pesé, chaque phrase est construite, un mot est à une place et pas à une autre. Cela a un sens, donc dans la traduction française aussi, chaque mot est pesé, placé à un endroit donné de la phrase. Si on change le mot de place, cela donne une couleur, un son différent et parfois on peut être amené à être un peu plus explicite ou un peu moins explicite. Dans la traduction littéraire, on parle de compensation. C'est-à-dire que si parfois il y a quelque chose d'une phrase qu'on ne peut pas rendre en français, on traduit la phrase incomplètement et l'élément qui manque, on va tâcher de le placer ailleurs, pour compenser.*

Burier : Qu'en est-il des expressions en allemand qui ont plusieurs sens ? Comment faire passer ce double sens ?

*C. Viredaz : C'est pratiquement impossible ! Si on a un double sens en allemand, on se triture les méninges pour voir s'il y a une expression en français qui rende les deux sens. Et puis, si vraiment on n'y arrive pas, on choisit un des deux sens, quitte à introduire un jeu de mots ailleurs. Il y a l'exemple du « Angsthase » et du « Muthase ». Tous ces adultes qui parlent de « Angsthase » pour décrire les personnes qui ont peur qu'une pierre leur tombe sur la tête ! Et Katharina n'aime pas ce mot. Quelque chose la dérange. Elle réagit instinctivement. S'il y a un danger, on réagit en fonction de ce danger. Est-ce que c'est être un « Angsthase » que d'avoir peur ? Et elle réfléchit. Qu'est-ce qu'on doit être, si on ne veut pas être un « Angsthase » ? Un « Muthase » ? Et là, la question est de savoir comment on dit « Angsthase » en français. On dit une poule mouillée. Alors je me suis dit : « Il faut avoir le contraire d'une poule mouillée. » En allemand, on a l'opposition « Angst » et « Mut ». Mais en français, que prendre comme contraire de « poule » ? J'ai opté pour le « faucon ». Mais il fallait aussi que ce soit le contraire de « mouillé », c'est-à-dire « sec ». Cela a donné un autre jeu de mots qui a beaucoup plu à Franz Hohler, aussi pour la symbolique du faucon. Cela nous fait rire aussi à cause de l'effet phonétique, mais ce n'était pas le but au départ. Mais le faucon qui symbolise l'agressivité, cela jouait dans l'économie du livre. On ne trouve cependant pas toujours une solution.*

Burier : Pourquoi avez-vous traduit « Das könnte man vielleicht noch leimen » par « On pourrait peut-être ça recoller » ?

*C. Viredaz : C'était dans le but de rendre le langage parlé, l'expression régionale. C'est la couleur dialectale. « On peut ça recoller », c'est certain, ce n'est pas ainsi qu'on apprend à parler à l'école ! Mais à l'époque où j'étais enfant, ou plutôt où mes parents étaient enfants, c'était un tour courant. On peut choisir de traduire de façon plus ou moins familière. Là, j'ai plus été du côté du français régional.*

Burier : Comment réglez-vous le problème des longues phrases allemandes, en particulier à la fin du roman de Franz Hohler, où on a une phrase de plusieurs pages ?

*C. Viredaz : Là justement, c'est à nouveau la question du type de traduction . En traduction littéraire, une phrase d'une page, c'est vraiment un élément important. C'est un trait de style qu'en tant que traducteur je me sens obligé de respecter. Donc, si l'auteur a fait une phrase d'une page, je vais traduire avec une phrase d'une page. Pour que sa phrase tienne sur une*

*page, il faut déjà qu'elle soit bien construite et en traduisant, je dois me débrouiller pour bien construire ma phrase aussi. Ce n'est pas évident, c'est plus facile si la phrase procède en cascade : on ajoute les éléments les uns aux autres. Si la phrase est plus complexe, évidemment que ce sera plus difficile. Mais si on lit des auteurs du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y a aussi des phrases très longues et des phrases qui sont énormément construites. Il n'y a pas besoin de remonter si loin, Proust faisait aussi des phrases de plusieurs pages. Ces derniers temps, on a cette espèce de diktat : « Il ne faut pas faire de grandes phrases. » Il n'y a pas de raison de ne pas faire de grandes phrases, simplement il faut qu'elles aient une raison d'être longues et qu'elles tiennent.*

*Mais si on traduit un article de vulgarisation ou d'information pour un journal, pour une revue, les phrases longues sont effectivement souvent des phrases mal rédigées. Alors là, en tant que traducteur, on a comme mission de rendre le message le plus compréhensible possible. Si on veut simplifier par rapport à l'original, tâcher d'exprimer les choses plus clairement, on va peut-être scinder une phrase en deux ou en trois pour que le sens soit plus immédiat, pour que la personne qui le lit n'ait pas besoin de relire la phrase trois fois pour comprendre.*

Burier : Comment gérez-vous le problème de la traduction du prétérit: imparfait, passé composé, passé simple ?

*C. Viredaz : C'est une question délicate, parce que le choix du temps donne effectivement le ton de tout le récit. Avec les années, cela peut changer aussi. Prenons Die Rückeroberung, La reconquête, que Marion Graf a traduit et qui est sorti en 1991. Elle avait tout traduit au passé simple, avec le problème de la concordance des temps que cela pose. Quand on a une subordonnée au subjonctif, il faudrait utiliser le subjonctif imparfait. Et le subjonctif imparfait est parfois très lourd. À l'époque, on osait encore le faire, mais à un moment donné, alors qu'il aurait fallu un subjonctif imparfait, Marion Graf a quand même mis un subjonctif présent. Maintenant, cela dépend de la voix narrative. Si le ton est très littéraire, le passé simple peut encore passer. Mais on a ce problème de la concordance des temps et du subjonctif imparfait. On peut alors faire le choix de traduire l'indicatif au passé simple et le subjonctif au présent. Mais si c'est un ton plus parlé, je dirais d'utiliser le passé composé, qui est le temps qu'on utilise spontanément quand on s'exprime en français. On peut alors jouer entre le passé composé et l'imparfait ou même le plus-que-parfait, suivant les effets qu'on veut rendre. Il est clair que si on prend un même texte et qu'on le traduit une fois au passé simple et une fois au passé composé, on aura des textes totalement différents. Il faut choisir le ton qu'on veut donner. Mais il est évident que ni l'un ni l'autre ne correspondra vraiment à l'original. Suivant l'option qu'on prend, on va « pousser » le texte davantage dans le passé ou davantage dans la langue contemporaine.*

Burier : Combien de temps vous a-t-il fallu pour traduire ce roman ?

*C. Viredaz : Pas très longtemps. C'est là peut-être la grande différence entre traduire un recueil de nouvelles et traduire un roman, parce qu'on peut traduire une nouvelle à la fois, chaque nouvelle étant un petit monde en soi, et poursuivre le travail sur une période plus longue. Pour ce livre, l'essentiel du travail, je l'ai fait sur cinq semaines. J'avais pris congé et j'ai traduit sur mon temps de vacances. Disons, pendant trois semaines je n'ai fait que traduire, peut-être cinq-six heures par jour. Pouvoir faire ce travail sur un temps relativement bref, cela permet d'avoir à peu près tout le roman en tête, ce qui est important pour garder l'équilibre du texte, pour avoir un ton d'ensemble, un ton qui se tient.*

*Une traduction a toujours une première version, sur laquelle on revient ensuite jusqu'au moment où l'on est à peu près content du résultat. Après le premier jet, il faut tout reprendre. J'ai donc relu tout le texte, chapitre par chapitre, à haute voix avec quelqu'un de langue maternelle suisse allemande, qui pouvait me dire : « Ah peut-être que là, il voulait dire autre chose. Là, ça ne correspond pas exactement. » Il s'agissait alors de reformuler les choses pour que cela colle le mieux possible au texte. Il y a encore des « finitions » qui se font par la suite. Mais disons que l'essentiel du travail, je l'ai fait en l'espace de cinq semaines.*

*Mais le premier roman que j'ai traduit, L'Année de l'avalanche de Giovanni Orelli, m'a pris plus de temps. Le travail a porté sur presque une année. C'était à une époque où on n'avait pas encore d'ordinateur, c'était donc matériellement aussi un travail différent. Avec l'ordinateur, on peut taper tout de suite, puis corriger, revenir sur son texte autant qu'on veut. Parfois on corrige trop, et parfois on ne sait plus ce qu'on avait mis au début, mais enfin il est clair qu'avec le premier livre que j'ai traduit, il fallait une tout autre stratégie. Il fallait que la première version soit la plus définitive possible pour ne pas devoir tout retaper. Parce que c'est un gros travail de tout retaper ! Donc j'avais fait une première version mentale, si l'on veut, et les passages qui me paraissaient les plus difficiles, je les avais traduits à la main ; ensuite, au moment de taper le texte pour de bon, j'étais allé très lentement, je réfléchissais à chaque phrase. Et après, eh bien quand on voulait faire des corrections, il fallait vraiment travailler à la colle et aux ciseaux, si on ne voulait pas retaper tout le texte. C'était vraiment de l'artisanat ! Alors c'est clair que l'ordinateur a changé beaucoup de choses. Maintenant c'est beaucoup plus pratique, mais il y a une chose aussi : une traduction n'est jamais vraiment finie, on trouve toujours des choses qu'on pourrait dire autrement et peut-être, six mois après la sortie du livre, il y a une phrase qui nous frappe et on se dit : « Oh non, là ça aurait été mieux de dire autrement ! »*

Burier : Prenez-vous contact avec l'auteur lorsque vous rencontrez des difficultés dans la traduction ?

*C. Viredaz : En ce qui me concerne, le travail avec l'auteur se fait à deux moments : d'abord au moment où j'ai terminé la première version de la traduction, j'ai toute une série de points sur lesquels j'ai des questions. Soit je ne suis pas sûr d'avoir compris, soit l'auteur fait allusion à quelque chose que je ne connais pas, et j'ai besoin qu'il me décrive l'objet ou qu'il me dise à quoi il pensait. Et sur la base de ses réponses, j'apporte des corrections à mon texte. Ensuite, une fois que j'ai ce que j'appelle la version « pré-définitive », pour autant que l'auteur connaisse bien le français, ce qui est le cas de Franz Hohler, je lui envoie mon texte. S'il a l'envie de le lire, ce qui était le cas aussi, je lui soumetts ma traduction en disant : « Dis-moi s'il y a des choses qui ne jouent pas ». Et là aussi il a relevé un certain nombre de choses, parfois même des inadvertances de ma part. Pour moi, c'est important d'avoir l'aval de l'auteur et de pouvoir me dire : « Oui, il est satisfait de la traduction. » Et c'est aussi une assurance : certaines choses ont pu m'échapper et l'auteur s'en rend mieux compte. Il connaît son texte, il sait si quelque chose manque et il peut me le dire. Mais ce n'est pas une garantie à cent pour cent. Dans le cas de Die Steinflut, il y a un passage en particulier où j'avais fait une bourde énorme : la scène où les villageois regardent le soleil se lever en passant par le « Martinsloch ». Moi, j'avais traduit cette scène comme si le soleil était en train de se coucher. En relisant le texte à haute voix, je ne m'en étais même pas rendu compte ! C'est Franz Hohler qui m'a dit : « Là, il y a quelque chose qui ne joue pas tout à fait ! » Voilà les bourdes qui peuvent arriver parce qu'on pense à autre chose, parce qu'on a des images de coucher de soleil en tête, et on ne se rend pas compte qu'on devrait traduire un lever du soleil ! Personne n'est à l'abri !*

Burier : Dans la traduction, mettez-vous votre style ou gardez-vous celui de l'auteur?

*C. Viredaz : Si je « mets » mon style, comme vous dites, je cours le risque de dénaturer le texte. Je dois essayer de reconstruire le style de l'auteur dans ma langue. Chaque traducteur le fait avec ses ressources propres, sa sensibilité propre. Il n'y aura pas deux traductions identiques. Ce que je m'efforce de faire, c'est de rendre autant que possible ce que je ressens du style de l'auteur. Je ne peux pas prétendre que je saisis toutes les nuances de style, mais enfin tel que je le perçois, je vais m'efforcer de rendre quelque chose qui ait le même effet en français. Si l'auteur fait parler l'enfant avec un langage d'enfant, j'essaie de traduire de telle sorte que l'enfant, en français, ait aussi un langage d'enfant et que cela ait l'air le plus plausible possible. Je ne dis pas que j'ai forcément réussi. Je ne « mets » donc pas mon propre style, mais c'est clair que je reconstruis ce style avec ma propre sensibilité. On va donc aussi retrouver des éléments communs dans les traductions que j'ai faites d'auteurs différents. Mais je ne traduis pas comme un auteur raté. Je n'essaie pas de m'approprier le texte de l'auteur pour le reconstruire à ma façon.*